

Zeitschrift: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

Band: 17 (1970)

Heft: 3

Rubrik: Besprechungen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BESPRECHUNGEN

The Apple or Aristotle's Death (De pomo sive De morte Aristotelis). Transl. and introd. by Mary F. ROUSSEAU. – Milwaukee: Marquette University Press 1968. 96 p. (Mediaeval philosophical texts in translation. N. 18.)

Saint Thomas Aquinas: On the Unity of the Intellect against the Averroists (De unitate intellectus contra Averroistas). Transl. from the Latin with an introduction by Beatrice H. ZEDLER. – Milwaukee: Marquette University Press 1968. 83 p. (Mediaeval philosophical texts in translation. N. 19.)

L'excellente collection des *Mediaeval philosophical texts in translation*, publiée par la Marquette University Press, vient de s'enrichir de deux traductions.

La première nous donne le texte anglais des deux recensions: arabo-persane (p. 48–59) et hebraïco-latine (p. 60–76) du dialogue pseudo-aristotélicien *De la pomme* ou *De la mort d'Aristote*. Cet opuscule, certes, n'est pas d'un intérêt philosophique majeur. Il mérite cependant une étude sérieuse, comme la traductrice le souligne avec raison (p. 4–5), à cause de la lumière qu'il jette sur les rapports entre les cultures islamique, juive et chrétienne, les constantes de certains thèmes philosophiques dans des milieux profondément différents, et, singulièrement sur l'attitude adoptée à l'égard de la pensée d'Aristote. Le rôle joué par les différents écrits pseudo-aristotéliciens d'inspiration platonicienne et néoplatonicienne a été décisif. Par eux, la pensée du Stagirite s'est trouvée enrichie de thèses qui sont absentes de ses écrits authentiques, dont l'absence, justement, n'a cessé de susciter la défiance des esprits religieux.

La préface (p. 3–10) fait ressortir le contraste entre le peu d'intérêt témoigné par les historiens modernes de la philosophie médiévale pour notre opuscule et sa diffusion considérable au Moyen Age, diffusion dont témoignent 90 manuscrits que nous possédons encore. L'introduction établit tout d'abord une comparaison entre le texte pseudo-aristotélicien et le Phédon, dont il est une imitation évidente (p. 11–27), donne ensuite l'histoire du texte de la version arabo-persane, qui semble bien la plus ancienne, la question d'un original grec demeurant toujours ouverte (p. 28–37) et s'achève par l'étude de la tradition manuscrite de la version latine (p. 38–47). La traduction anglaise de cette dernière a été faite d'après l'édition de M. Plezia. La traduction anglaise du texte persan est la reproduction de celle de D. S. Margoliouth, parue en 1892. Une abondante bibliographie (p. 77–80) termine l'ouvrage.

L'histoire de l'origine, des traductions, de la diffusion et de l'influence du dialogue *De la mort d'Aristote* offre encore bien des points obscurs. Grâce à M^{me} M. F. R., nous en avons non seulement des traductions anglaises facilement accessibles, mais encore une étude d'ensemble qui met en œuvre tous les renseignements historiques et bibliographiques actuellement disponibles.

La seconde traduction est celle du *De unitate intellectus contra Averroïstas* de saint Thomas. Le texte latin qui a servi de base est celui de l'édition du P. Keeler, la plus sûre que nous possédions actuellement. L'introduction présente au lecteur, brièvement, toutes les indications susceptibles de lui faciliter l'intelligence de l'œuvre: le contexte historique des discussions anti-averroïstes (p. 1-5), date et authenticité de l'ouvrage (p. 5-7), le problème de ses rapports avec certaines œuvres de Siger de Brabant (p. 7-11), enfin une analyse du plan et du contenu (p. 11-18).

La traduction, comme j'ai pu m'en convaincre par de nombreux sondages, est non seulement fidèle, mais elle rend aussi la fermeté du style de S. Thomas et sa concision. De nombreuses notes l'accompagnent, destinées, soit à l'identification des citations faites par S. Thomas, soit à donner les éclaircissements historiques. La division du texte et la numérotation des sections sont empruntées à l'édition du P. Keeler, à qui les notes doivent également beaucoup. Une bibliographie choisie (p. 18-19), une bibliographie des ouvrages cités dans les notes (p. 77-79) ainsi qu'un index analytique (p. 81) achèvent de faire de cette traduction, élégamment présentée, une initiation des plus sérieuses à la lecture du texte de S. Thomas et à la compréhension des problèmes qui s'y trouvent discutés.

LOUIS-BERTRAND GEIGER

Bibliografia filosofica italiana, 1850-1900. – Roma: Ed. Abete 1969. LXXIV-644 p.

L'*Istituto de studi filosofici*, dirigé par M. E. Castelli, publie une bibliographie de la philosophie italienne de la seconde moitié du XIX^e siècle. Précieux instrument de travail, qui complète la *Bibliografia filosofica italiana*, consacrée aux années 1900-1950, dont nos lecteurs ont pu apprécier les qualités scientifiques et la parfaite présentation typographique. Comme pour ce dernier volume, on trouvera dans la présente bibliographie, avec les écrits des auteurs italiens, classés par ordre alphabétique d'auteurs, les écrits des auteurs italiens d'autres périodes, réédités durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les écrits des auteurs classiques, latins, grecs et médiévaux, publiés ou traduits en italien, les écrits des auteurs étrangers traduits en italien durant la même période. Pour chaque auteur, on donne après la liste de ses écrits, les œuvres qu'il a étudiées ou traduites et les études dont il a fait l'objet.

Une brève introduction (p. ix-xvi), due à la plume de M. A. Del Noce, donne un tableau de la vie philosophique en Italie durant les années 1850-1900. Elle est suivie par une bibliographie raisonnée des Revues italiennes

de philosophie qui ont commencé de paraître durant la même période, (p. XIX–LXXIV) sauf pour le *Divus Thomas* de Plaisance, *La Scuola Cattolica* et la *Rivista di filosofia e scienze affini*, dont les notices détaillées ont paru dans le volume consacré aux années 1900–1950. La bibliographie comporte 620 pages sur deux colonnes. Les dernières pages (623–644) sont consacrées aux textes anonymes, pseudonymes ou signés seulement par des initiales.

Tous ceux qui s'intéressent à la philosophie italienne possèdent donc désormais pour l'étude de la période 1850–1950 une bibliographie aussi complète qu'on peut raisonnablement la souhaiter, facile et agréable à consulter, dont il convient de remercier M. E. Castelli et ses nombreux collaborateurs.

LOUIS-BERTRAND GEIGER

Bausola A: Indagini di storia della filosofia. Da Leibniz a Moore. – Milano: Vita e Pensiero 1969. 327 p.

Pour la commodité du lecteur, M. Bausola a réuni 9 articles parus dans la *Rivista di filosofia neo-scolastica* entre 1955 et 1968. Sauf le premier, qui traite de l'argument ontologique dans les échanges entre Leibniz et le cartésien Eckhard, tous les articles concernent des philosophes contemporains: Blondel, Popper, Gramsci, Bridgman, Dewey, Moore et Hall. Les textes ont été revus et améliorés, et la bibliographie mise à jour. Non plus que les sujets qu'ils traitent, ils n'ont perdu de leur intérêt.

LOUIS-BERTRAND GEIGER

Rudolf von Biberach: Die sibem strassen zu got. Die hochalemannische Übertragung nach der Handschrift Einsiedeln 278. Hrsg. und eingeleitet von Margot SCHMIDT. – Quaracchi, Florentiae: Typ. Collegii S. Bonaventurae 1969. VII, 276*, 271 S. (Spicilegium Bonaventurianum. 6.)

Es war ein guter und lohnender Gedanke, Leben und Werk des Franziskaners Rudolf von Biberach, verbunden mit einer Edition seines Hauptwerks «De septem itineribus aeternitatis» in der hochalemannischen Übersetzung des Einsiedler Codex 278, einer eingehenden Untersuchung zu unterziehen. Rudolf von Biberach spielt in der Erforschung der Quellen der deutschen Mystik eine entscheidende Rolle. Die Ergebnisse der vorliegenden Arbeit zeigen, daß die Stärke dieses Theologen, der von Haus aus mehr Kompilator als Initiator war, nicht in der Entwicklung schöpferischer Impulse für die mystische Theologie zu suchen ist. Dieser Eigenart entsprechend fördert die Untersuchung nicht so sehr neue Details zutage, sondern bestätigt, ergänzt und vertieft bestehende Einsichten.

Handschriftliche Überlieferung sowie Notizen aus mittelalterlichen Bibliothekskatalogen spiegeln die weite Verbreitung und hohe Wertschätzung, deren sich Rudolfs Hauptwerk erfreute. Dabei kam ihm nicht zuletzt der Umstand zugute, daß es schon sehr bald und lange unter dem Namen

Bonaventuras tradiert wurde. Zu seinem Leserkreis gehören vor allem die Ordensleute, unter denen auffälligerweise Kartäuser und Augustinerchorherren die erste Stelle einnehmen, aber auch der Weltklerus und einzelne Personen aus Adels- und Bürgerstand. Das Echo, das dieser Traktat in der mystischen Theologie fand, reicht bis in das 18. Jahrhundert hinein; Johannes von Kastl, Gerson, Theresia von Avila oder Maximilian Sandäus sind nur einige Namen von Autoren, die das Werk direkt oder indirekt kennen und benützen.

Eine Analyse nach formalen und inhaltlichen Gesichtspunkten bestätigt das Urteil, wonach das mittelalterliche Frömmigkeitsleben zum guten und größten Teil aus dem Geist der Heiligen Schrift und gesunder Tradition gespeist wurde; bezeichnend ist dafür die Funktion der Menschheit Jesu. Rudolf von Biberach schöpft sein Gedankengut vor allem aus der Patristik; häufig zitiert er, wohl aufgrund eigener Lektüre, Augustinus und Gregor den Großen. Als der eigentliche Ahnherr seiner Spiritualität kommt der Areopagite in Frage. Mit ihm und dessen Kommentatoren, Hugo von St. Viktor, Thomas Gallus, Robert Grosseteste und Richard von St. Viktor, tritt der Franziskaner in einen regen Gedankenaustausch ein. Aus der Bestimmung des Verhältnisses von «contemplatio-actio» und «intellectus-amor» wird deutlich, daß er einen einseitigen Intellektualismus ablehnt und ein auf der christlichen Liebe basierendes Vollkommenheitsideal vertritt. Rudolf übernimmt zwar dionysische Denkschemata, füllt sie aber mit anderen, christlichen Inhalten auf. Man ersieht daraus wiederum einmal mehr, wie generalisierend und einseitig Begriffe sind, die von einer Hellenisierung oder Platonisierung des Christentums im Mittelalter sprechen.

Für die Bildungs- und Geistesgeschichte ist es von größtem Interesse, daß das Hauptwerk Rudolfs von Biberach außer einer schwäbischen Bearbeitung und verschiedenen niederländischen Exzerpten auch eine alemannische Übertragung erfahren hat, deren Überlieferung und sprachlicher Befund nach Basel weisen; dabei ergeben sich auffallende Parallelen der «siben strassen zu got» zum «Fließenden Licht der Gottheit», die zum Teil dem Sprachschatz der deutschen Dominikanermystik entstammen. Den Spuren von K. Ruh folgend, ist die Autorin vor allem um eine Erhellung der Zusammenhänge zwischen Semantik und Theologie bemüht. Anhand einer Reihe sehr aufschlußreicher Beobachtungen zeigt sie, wie Germanistik und Theologie voneinander lernen könnten.

Nüchternheit und Sachlichkeit des Urteils, Quellenkenntnis und Eruition, Akribie und Sorgfalt, die in Untersuchung und Textedition zum Ausdruck kommen, weisen die Verfasserin als profunde Kennerin mittelalterlichen Geisteslebens aus.

CHRISTIAN SCHÜTZ

Lorenz, Kuno: Elemente der Sprachkritik. Eine Alternative zum Dogmatismus und Skeptizismus in der analytischen Philosophie. – Frankfurt a. M.: Suhrkamp 1970. (Reihe «Theorie», hrsg. v. H. Blumenberg, J. Habermas, D. Henrich und J. Taubes.) 268 S.

Kuno Lorenz (* 1932, Professor für Philosophie in Hamburg) will mit seinem Buch eine doppelte Aufgabe erfüllen: eine kritische Darstellung der analytischen Philosophie geben und eine eigene Alternative zur Sprachphilosophie vorlegen (vgl. 11, 19–20). Seine Lösung stellt sich weder auf die Seite der Umgangssprache noch der formalisierten Sprache. Sie geht aus vom Dialogcharakter der Sprache.

Der erste Teil des Buches, der historisch kritische Teil, ist eine sachliche Darstellung der Theorien von B. Russell, G. E. Moore, L. Wittgenstein und G. Ryle. Bereits bei den Begründern der analytischen Philosophie zeichnen sich zwei Tendenzen ab. Moore (skeptische Haltung) setzt sich mit den Ausdrücken der gewöhnlichen, alltäglichen Sprache auseinander und bezieht auch Fragen der Ethik mit ein. Russell (eher dogmatisch) hingegen beschäftigt sich eingehend mit der Konstruktion einer Wissenschaftssprache (Idealsprache) und den entsprechenden Fragen der Logik. Bei beiden jedoch sind die möglichen Mißverständnisse in der Umgangssprache Ausgangspunkt der Analyse, ebenso bei Wittgenstein. Ob aber bereits beim frühen Wittgenstein eine so klare und konsequente Trennung von Syntax und Semantik vorhanden (und möglich) ist, wie der Autor meint (67), bleibt fraglich. Sicher ist, daß die beiden eben erwähnten Tendenzen gerade bei Wittgenstein deutlich zur Sprache kommen, im «Tractatus» und in den «Philosophischen Untersuchungen». In der Weiterführung von Wittgensteins Gedanken scheiden sich die Geister endgültig.

Der logische Empirismus stand in seiner ersten Ausbildung stark unter dem Einfluß des Wiener Kreises. R. Carnap war während langer Zeit der führende Vertreter. Später beschäftigten sich u. a. N. Goodman und W. Quine mit ähnlichen Problemen. Die Oxforder Analytiker («Ordinary Language Philosophy») wurden vorwiegend von G. Ryle und J. L. Austin repräsentiert. Zur Charakterisierung dieser Schule übernimmt Lorenz die von Austin eingeführte treffende Bezeichnung «Linguistischer Phänomenalismus» («Linguistic Phenomenology»). (Zur Übersetzung von «Phenomenology» durch «Phänomenalismus» s. 142–143). Warum spricht der Autor hier von der «Analytischen Philosophie im engeren Sinne» (17)? Sind denn die anderen Schulen «weniger analytisch»? Beide Tendenzen haben sich weiterentwickelt in Richtung auf die empirische Wissenschaft und sind in eine Sackgasse geraten. So meint der Autor. Die eine hat sich dem Pragmatismus und der behavioristischen Semiotik ausgeliefert, die andere der Linguistik (vgl. 18–19, 143–144, 149, aber leider nicht länger ausgeführt).

An einigen Stellen spricht der Autor etwas schematisch von «Naturalisten» und «Formalisten», von «Umgangssprachlern» und «Idealsprachlern». Carnap, Quine, Goodman und Church vertreten (methodisch) zwar den formalistischen Standpunkt, doch deswegen brauchen sie in ihren (ontologischen) Theorien noch nicht übereinzustimmen. Dasselbe gilt für die

«Naturalisten» Wisdom, Ryle, Austin und Strawson. Differenzierter kommt die «Therapeutic Analysis» (122–123; 141) zur Sprache. Interessant sind die Vergleiche zwischen Russell und Moore (37–63), wobei die Ausführungen über Moore etwas kurz gehalten sind. Sehr hilfreich für weiterführende Analysen sind die teils kommentierten bibliographischen Angaben (z. B. 43–44, 78, 91–92, 106–107).

Im zweiten, systematischen Teil will Lorenz einen Ausweg aus dem Dilemma aufzeigen, eine «Alternative zum Dogmatismus und Skeptizismus in der Analytischen Philosophie». Wann ist Rede verlässlich (d. h. wann sind Aussagen sinnvoll)? Wann ist wissenschaftliche Rede begründet? Welches sind also die Prinzipien, nach denen sich Aussagen verifizieren lassen (in einem weiten Sinne)? «Die Rede verlässlich machen, heißt bereit und fähig sein, eine wirklich *gemeinsame* Situation der miteinander Redenden in für jedermann kontrollierbarer, nämlich lehr- und lernbarer Weise herzustellen» (235). Kriterium ist die Verständlichkeit, Verständlichkeit, die durch Lehren- und Lernenkönnen kontrollierbar wird (vgl. 153–156, 159). Die Rede, die «sprachlichen Handlungen» sollen in stilisierten Lehr- und Lernsituationen verständlich gemacht werden (können). Stilisiert, rekonstruiert, aber nicht empirisch behavioristisch (155)! Dies heißt eine «dialogische Situation», eine Handlung, die sich zwischen mehreren Menschen abspielt (vgl. 156). Die Theorie wird mit Beispielen von Prädikatoren (167–194) und anhand der Abstraktion und Individuation (194–231) veranschaulicht. Die Aussagen der Wissenschaft gehören zu den «sekundären dialogischen Situationen», denn sie vergegenwärtigen die Situationen (bzw. die Bedeutung der Wörter und Sätze) durch Wörter d. h. Beschreibungen. Die Aussagen und Prädikate der «primären dialogischen Situation» dagegen sind an bestimmte konkrete Situationen gebunden, ihre Verständlichkeit wird durch Situationen (und nicht durch Beschreibungen) aufgezeigt (vgl. 232–234).

Am Anfang der Sprachanalyse steht für Lorenz nicht die Syntax oder Semantik, sondern die Pragmatik (vgl. 11). Die «Situation des Miteinander-Lebens», die «elementaren Sprachhandlungen». Er geht weder von der natürlichen noch von der formalen Sprache aus (wie bisher in der analytischen Philosophie), und darin besteht die Alternative. Sein Lösungsversuch, eine «dialogische Begründung», läßt sich vereinfacht so zusammenfassen (vgl. 240): Aussagen sind sinnvoll, wenn sie «dialog-definit» sind, d. h. wenn sich über sie nach festen Regeln ein Dialog führen läßt und sie nach der oben erwähnten Methode (Lehr- und Lernsituationen) kontrolliert werden können. Was heißt aber «einen Dialog führen», «kontrollieren können»? Könnte dafür nicht einfach und kurz gesagt werden: Aussagen sind sinnvoll, wenn sie erklärt und verständlich (wem?) gemacht werden können? Ob diese Theorie als eine gültige Alternative zur bisherigen analytischen Philosophie angesehen werden kann, bleibe dahingestellt. Es wird jedenfalls ein neuer und durchaus möglicher Zugang zur Sprachanalyse gesucht, der sich aber nicht immer in der gewohnten einfachen Terminologie der meisten analytischen Schulen hält.

MARTIN BRANDER

Renner, Frumentius: « An die Hebräer » – ein pseudepigraphischer Brief. – Münsterschwarzach: Vier-Türme-Verlag 1970. 165 S. (Münsterschwarzacher Studien. 14.)

L'auteur publie ses réflexions sur la transmission de l'Épître aux Hébreux dans l'Eglise primitive et le processus du développement du canon paulinien. Les exégètes n'apprendront rien dans ces pages trop rapides, dont la bibliographie est insuffisante, et où les hypothèses tiennent une large place. Mais certaines données sont justes: la réaction contre Th. Zahn accentuant le contraste entre les traditions des Eglises orientales et occidentales; les trois sortes de classement des Epîtres dans les listes ou les canons: alphabétique, stichométrique, par groupement (Urpaulinum, Zweitpaulinum, Privatbriefe), ce qui rendrait compte des places différentes de *Hébr.*, dans telle ou telle énumération; l'omission de cette épître dans le canon de Muratori qui n'en ferait qu'une seule et même lettre avec *Rom.*, s'expliquerait par la séquence *Rom. Hebr.* dans *P 46* (cf. la *Syr. sin.* et Hippolyte); notre épître écrite aux « Italiens » serait donc une seconde lettre aux Romains. Il est fâcheux qu'elle soit dénommée « pseudépigraphe », car jamais elle ne se présente comme écrite par l'Apôtre; malgré les explications données à la p. 126. on ne peut parler de la « fiction d'un écrit de Paul... imitant le style de Paul » (pp. 122, 124).

C. Spicq, O. P.

Unger, Helga: Geistlicher Herzen Bavngart. Ein mittelhochdeutsches Buch religiöser Unterweisung aus dem Augsburger Franziskanerkreis des 13. Jahrhunderts. Untersuchungen und Text. – München: Beck 1969. 492 S. (Münchener Texte und Untersuchungen zur deutschen Literatur des Mittelalters. Band 24.)

Die Erschließung der mittelalterlichen und vor allem spätmittelalterlichen Prosaliteratur geistlichen Gehalts ist in den letzten Jahren immer schärfer ins Zentrum der germanistischen Mediävistik getreten, nachdem Wolfgang Stammer wohl erstmals mit allem nötigen Nachdruck auf die Fülle des vorhandenen Materials hingewiesen hatte. Tatsächlich läßt sich hier nicht nur zeigen, daß die Germanistik in ihrer Editionstechnik auf der Höhe ihrer Aufgabe steht, sondern darüber hinaus auch das geistesgeschichtlich hochbedeutsame Faktum einer Ausgliederung des Deutschen im sprachlichen, aber auch allgemein literaturzivilisatorischen Sinn aus dem Bereich lateinisch geprägter Schriftkultur und Tradition aufweisen, das exemplarisch diese Wendung zum Volkssprachlichen belegt; Hugo Kuhn hat darauf öfter hingewiesen.

Die Forschungen und Editionen Kurt Ruhs haben gezeigt, daß neben der sogenannten « Deutschen Mystik » des Dominikanerordens ein durchaus parallel verlaufender, ja zeitlich vielleicht gar vorausgehender Ansatz zur Erörterung geistlicher Themen in der Volkssprache zu nennen ist, jener, den David von Augsburg (1272) in Augsburg für die franziskanische Bewegung in Deutschland gesetzt hat. Als wichtiger Beitrag zur Quellenerschließung

dieser Bewegung ist die unter der Leitung Hugo Kuhns entstandene Dissertation von Helga Unger zu werten. Der «Bavngart geistlicher Herzen», zwischen 1270 und 1290 vermutlich im Augsburger Franziskanerkonvent verfaßt, stellt eine unsystematische Kompilation von Traktaten und Gebeten Davids von Augsburg in deutscher Sprache dar, deren Ziel die Unterweisung von Nonnen über die grundsätzlich kontradiktorischen Sphären von Tugenden und Lastern, über Heil und Unheil ist. Ohne ein exemplarisches Standardwerk über den Fortschritt im spirituellen Leben zu sein, weist das Werk unter der Fiktion eines nicht konsequent durchgehaltenen geistlichen *locus amoenus*, eines Baumgartens mit allen wesentlichen Naturrequisiten, auf Möglichkeiten der Gesundung *von aller bechorunge hitze* (von aller Hitze der Versuchungen); als «Lese- und Betrachtungsbuch über die allgemeinen Grundsätze geistlichen Lebens in der Vielzahl ihrer Aspekte, Beziehungen und Anwendungen» (143 f.) gehört es zu jener anonym überlieferten geistlichen Gebrauchsprosa des Mittelalters, die zu erschließen eben erst intensiv genug begonnen wurde. Editorisch hat sich die Herausgeberin, der für ihre sorgfältige Arbeit hohes Lob zu zollen ist, der vielen Probleme, die ein nicht unbedingt von nur einem Verfasser kompiliertes, sowohl in Streugut-Textzeugen als auch in Corpus-Überlieferung – d. h. mit allen Zeichen der «Zersetzung» – tradiertes Werk für die Edition stellt, glücklich dadurch erwehrt, daß sie den Text auf der Grundlage der ältesten Corpushandschrift cgm. 6247 – unter Verzicht auf eine Normalisierung des Sprachgebrauchs – wiedergibt, aber zur Textverbesserung, wo es angezeigt erscheint, alle ändern (auch die durch Streugutüberlieferung gegebenen) Textzeugen mitheranzieht. Dieses Emendationsverfahren ist durch die im Apparat verzeichnete Handschriftenüberlieferung genau nachprüfbar, so daß die Eingriffe an der Überlieferung der Leithandschrift ermessen werden können. Der korrekte, gut lesbare Text stellt so einen außerordentlich wertvollen Beitrag zu der von Kurt Ruh inaugurierten Erschließung der franziskanischen Aszetik und Mystik in deutscher Sprache dar.

ALOIS M. HAAS